

**JEAN-MICHEL BLANQUER,
CÉCILE ET BERNARD PIVOT**

"LES LIVRES, C'EST LA VIE"

Le Salon du livre vient d'ouvrir ses portes à Paris. A cette occasion, nous avons organisé une rencontre entre le ministre de l'Education nationale, qui a mis la lecture au cœur de sa réforme de l'école, et « le roi Lire », qui publie avec sa fille, Cécile, un bel ouvrage en forme d'éloge de la lecture, des écrivains... et des lecteurs.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-CHRISTOPHE BUISSON
PHOTOS ÉRIC CARAULT POUR LE FIGARO MAGAZINE

U

n matin pluvieux, Rue de Grenelle, à Paris, dans le vaste bureau de Jean-Michel Blanquer. Par la fenêtre, on distingue sous le ciel grisâtre le majestueux platane planté avant la Révolution dans le petit jardin du ministère de l'Education nationale. Assis devant la cheminée où crépite un feu joyeux, le ministre accueille Bernard et Cécile Pivot qui viennent de publier *Lire* ! (Flammarion), recueil superbement illustré de textes enlevés, drôles, enthousiastes, inédits, convaincants, nécessaires, où un père et sa fille dévoilent leurs rapports les plus intimes aux livres : comment et où ils les dévorent et les avalent, comment ils les rangent, ce qu'ils leur apportent, comment ils s'en débarrassent (ou non). Mais aussi leurs recettes pour lire en vacances, choisir un livre ou inciter les enfants à la lecture. Redonner le goût et le plaisir de la lecture chez les enfants et les adolescents est précisément un des objectifs prioritaires du ministre de l'Education nationale qui, depuis bientôt un an, multiplie les initiatives en ce sens. Ces trois-là étaient faits pour se rencontrer, quitte à parler, parfois, d'une seule voix...

Le Figaro Magazine – Quel est, à tous les trois, votre rapport initial au livre et à la lecture ?

Jean-Michel Blanquer – Un rapport de plaisir. Je passe vite sur ma découverte de *Bambi*, si vous le voulez bien, mais que ce soient les petites histoires à lire en classe comme les « Contes et Légendes », les extraits de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ou les contes traditionnels régionaux, russes, allemands, etc., ou encore les livres de la Bibliothèque verte comme *Les Six Compagnons* ou *Bennett*, enfant, j'ai très vite éprouvé un immense plaisir à lire. Au point de vouloir écrire. J'écrivais sans arrêt des petites histoires, des poésies ; une fois, j'ai gagné un prix en participant à un concours de nouvelles organisé par la collection « Signe de piste ». Ma nouvelle s'appelait *Le Meurtre de statues* et le héros en était le commissaire Sentiment (rires). Adolescent, mon premier choc fut *Le Rouge et le Noir* de Stendhal.

Cécile Pivot – La Bibliothèque verte fut aussi fondatrice pour moi avec les enquêtes policières d'Alice. De même la Bibliothèque rose avec Fantômette et sa célèbre expression « Mille pompons ! » Et aussi *Oui-Oui* même si je suis consciente aujourd'hui qu'il s'agissait là d'une lecture affligeante : il n'y était presque question que d'argent ! Ce furent ensuite les livres incontournables de ma génération comme *La Gloire de mon père* et *Un sac de billes*.

"MON DÉFI EST DE RÉINSUFFLER LA NOTION DE LECTURE-PLAISIR"

→ **Bernard Pivot** – Mon père étant prisonnier de guerre, ma mère s'était réfugiée après 1940 dans une maison du Beaujolais avec mon frère et moi. S'y trouvaient deux livres : un *Petit Larousse* et un choix des fables de La Fontaine. Jusqu'à mes 10 ans, je jouais à saute-mouton avec le dictionnaire que je picorais et dont je recopiais les mots qui me plaisaient. Puis je suis passé aux fables en me replongeant dans le *Larousse* lorsque je ne comprenais pas certains mots. L'amour des mots m'est donc venu d'une certaine manière grâce à la guerre ! Et je n'ai découvert des auteurs comme la comtesse de Ségur, par exemple, qu'à 11 ans.

Jean-Michel Blanquer – Puisque vous parlez de La Fontaine, je vous ai apporté ce recueil de fables qui sera distribué en juin aux élèves de CM2 afin de prolonger l'initiative de l'an passé pour les écoliers de trois académies.

Vous aimez donc offrir des livres ?

Jean-Michel Blanquer – Oui, comme vous le voyez : aux élèves de CM2 et aux Pivot !

Plus sérieusement, pourquoi La Fontaine ?

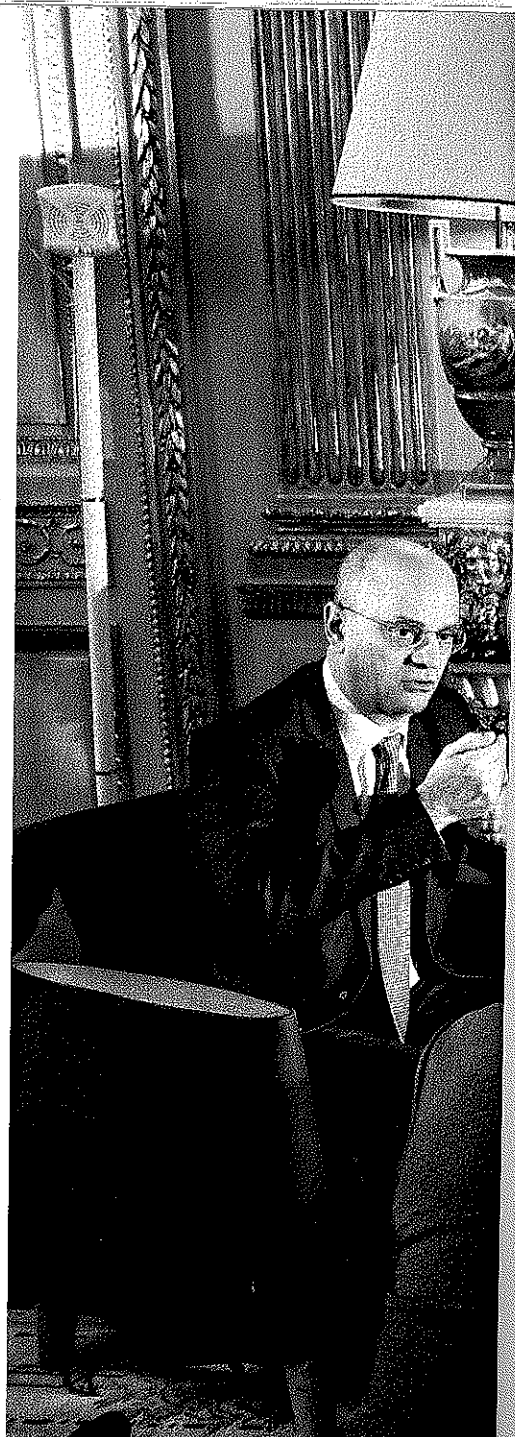
Jean-Michel Blanquer – De même que la culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié, La Fontaine, c'est ce qui reste quand on n'a plus rien. Il est au cœur du patrimoine littéraire de la France et il y a quelque chose d'éternel chez lui. Sans parler de sa dimension éducative : à la fois dans la forme, par cette langue merveilleuse dont Fabrice Luchini sait si bien restituer la splendeur et la clarté, et sur le fond, par les leçons de vie qu'il véhicule.

Bernard Pivot – J'y ajouterai son « réalisme ». Je me souviens d'un jour de mon enfance où, ramenant d'une ferme un bidon de lait, j'en avais renversé une partie en faisant l'imbécile. Immédiatement m'était revenue à l'esprit la fable *La Laitière et le Pot au lait* et je m'étais dit que La Fontaine racontait donc des histoires vraies.

Jean-Michel Blanquer, vous avez souhaité mettre la lecture au cœur de votre action ministérielle. Mais comment l'imposer dans une société du tout-image ?

Jean-Michel Blanquer – Plus une société est technologique, plus il faut renforcer ce qui fait son humanité. Et cela passe par la lecture. La lecture isole en apparence mais en réalité nous ouvre un champ infini. D'ailleurs, les enfants les plus jeunes saisissent parfaitement cela : les études montrent que le goût de la lecture se maintient assez bien dans le primaire et ne se dégrade qu'à partir du collège. Comme l'exercice physique, d'ailleurs : les deux sont victimes des tablettes et des smartphones ! Mon défi est donc de réinsuffler la notion de lecture-plaisir à tous les niveaux. Comment ? Par une approche de la lecture moins technique – ce qui fut longtemps un peu la norme dans les programmes qui s'adressaient parfois plutôt à des doctorants férus de linguistique qu'à des prébacheliers.

Outre l'amour enflammé pour les mots qui font le sel de la langue française et le désir de voir la lecture reconquérir ses lettres de noblesse à l'école, Jean-Michel Blanquer, Cécile et Bernard Pivot partagent une même admiration pour La Fontaine. Sur la table devant eux, deux des 800 000 exemplaires du recueil de « Fables » qui seront distribués en juin prochain aux élèves de CM2, à l'initiative de l'ancien recteur d'académie et directeur de l'Essec.



Parmi les outils dont je souhaite me servir pour permettre aux enfants de s'ouvrir aux textes et d'enrichir leur vocabulaire, il y a la chanson, la poésie ou la lecture à voix haute. Dans ce domaine, je m'appuie sur des initiatives comme celle d'Alexandre Jardin et son association Lire et faire lire qui invite des personnes de plus de 50 ans à venir lire des textes dans les écoles, ou encore Silence, on lit ! soutenue par Danièle Sallenave et qui conduit dans un établissement à une lecture de quinze minutes en silence par tout le monde chaque jour.

Bernard Pivot – Pardon, mais n'est-ce pas le meilleur moyen de laisser penser aux jeunes que lire est un truc de vieux ? Vous devriez plutôt faire venir des gens de moins de 40 ans, des écrivains comme Joël Dicker ou Leïla Slimani plutôt que des gens sans cheveux comme vous ou avec des cheveux blancs comme moi !



Jean-Michel Blanquer – Je ne suis pas d'accord : vous avez peut-être raison pour les élèves de collège ou de lycée mais en primaire, les enfants sont très attachés à la figure de leur grand-père ou de leur grand-mère, ou d'une personne plus âgée de leur entourage qui offre souvent plus de temps pour lire, jouer, interagir. Cela rend cette rencontre intergénérationnelle si importante pour eux. Le lien entre les générations est un élément clé de surcroît d'humanité dont nous avons besoin.

Comment inciter les enfants à lire est une question que vous vous posez dans votre livre, Cécile Pivot...

Cécile Pivot – Oui, et j'insiste pour dire que les Français sont doublement chanceux : non seulement l'offre de lecture est considérable dans notre pays, mais elle n'est pas une affaire d'argent grâce aux associations, aux vide-greniers où fleurissent les livres d'occasion ou aux bibliothèques. Le rapport

d'Erik Orsenna à ce sujet est formidable car il rappelle le rôle fédérateur des bibliothèques auprès des enfants et des adolescents, leur place centrale en tant que lieu de vie, dans les villages et les villes.

Jean-Michel Blanquer – Et dans les établissements scolaires ! Un de mes combats prioritaires avec ma collègue et amie Françoise Nyssen est de remettre la bibliothèque au centre des écoles et des lycées en leur attribuant une double dimension : une dimension classique, éternelle (c'est l'endroit où on s'assoit et où on lit en silence), mais aussi une dimension plus conviviale, plus moderne, plus collective, plus bruyante, plus numérique, où on peut échanger, travailler à plusieurs. Le rapport d'Erik Orsenna va nous aider dans ce sens.

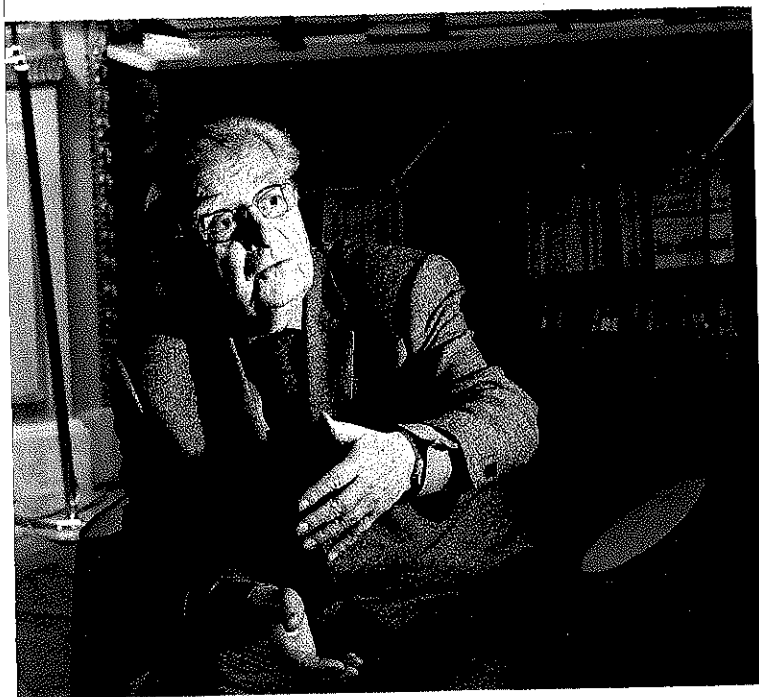
Bernard Pivot, que feriez-vous si vous étiez professeur ? ➔

"IL FAUT RESPECTER CHAQUE MOT COMM

— Bernard Pivot — A Dieu ne plaise ! Il me manque la principale des qualités : la patience.

Jean-Michel Blanquer — Mais vous avez la passion !

Bernard Pivot — Cela ne suffit pas, je suis trop impatient. Quoi qu'il en soit, si j'étais professeur de français ou de lettres, je commencerais mon premier cours de l'année par un éloge des dictionnaires. Car l'amour de la lecture passe par celui des mots. Les mots, ce sont nos maîtres et nos serviteurs, nos compagnons de route et nos



« La dictée, je le rappelle, n'est pas un instrument de torture. »

proches. Chaque mot a une identité, un état civil, une histoire, des amis (les synonymes), des ennemis (les antonymes), une orthographe, qui est comme son esthétique, un ou plusieurs sens, qui sont sa ou ses raisons d'exister. Il faut donc apprendre à respecter chaque mot comme chaque être vivant.

Jean-Michel Blanquer — J'adhère totalement à cette définition presque biologique des mots. C'est d'ailleurs pour cela que nous travaillons beaucoup sur la manière d'encourager l'enseignement de la racine des mots. La conclusion d'un rapport que j'ai commandé sur la revitalisation des langues anciennes, qui sont la sève de notre langue, m'a conforté dans l'idée d'encourager une évolution pédagogique sur l'étymologie. Les enfants adorent creuser les mots, chercher ce qui se cache derrière eux, leurs origines...

La baisse de la pratique de la lecture n'est-elle pas imputable au fait que l'on ait beaucoup favorisé, à l'école, ces dernières décennies, les disciplines scientifiques, au détriment des matières littéraires ?

Jean-Michel Blanquer — Je me garderais bien d'opposer science et littérature. L'humanisme du XXI^e siècle consiste d'ailleurs à réuniversaliser la connaissance, donc à marier ces disciplines qui forment un tout que l'on peut rassembler sous le terme d'« humanités ». Humanités littéraires et humanités scientifiques peuvent cohabiter. Julien Gracq était un géographe et il existe des esprits très mathématiques qui sont aussi très littéraires. En revanche, dans la réforme du lycée, je souhaite en effet « déhiérarchiser » les choses en multipliant notamment les passerelles entre les sections et en faisant en sorte que ceux qui choisissent la filière scientifique le fassent pour de bonnes raisons, liées à leur envie à eux et non à la « réputation » de cette filière. La philosophie de cette réforme est de permettre à ceux qui ont choisi une matière de l'approfondir davantage. Ce qui veut dire par exemple qu'un élève scientifique dans le

EXTRAITS POURQUOI LIRE DEMEURE U

BERNARD PIVOT

Les gens qui lisent sont moins cons que les autres, c'est une affaire entendue. Cela ne signifie pas que les lecteurs de littérature ne comptent pas d'imbéciles et qu'il n'y a pas de brillantes personnalités chez les non-lecteurs. Mais, en gros, ça s'entend, ça se voit, ça se renifle, les personnes qui lisent sont plus ouvertes, plus captivantes, mieux armées dans la vie que les personnes qui dédaignent les livres. C'est logique, après tout. Le lecteur développe son intelligence au contact des raisonnements, au frottement des idées, au heurt des chimères ou

des apories. Il devient l'intime de héros de fiction dont il a suivi les aventures avec curiosité, souvent avec passion. Il range dans sa mémoire des morceaux d'histoire de France ou d'ailleurs, des vies de personnages illustres, des récits de découvertes, d'exploits, de faits divers, d'existences obscures ou infortunées, de peuples en majesté ou en servitude, de civilisations défuntées. Bref, il collectionne des éclats de ce qui

constitue la culture générale dont le livre, même s'il a aujourd'hui des concurrents, reste le principal pourvoyeur. Beaucoup trop d'hommes politiques, de chefs

d'entreprise, de hauts fonctionnaires, de managers, de responsables de tout poil ne lisent que des livres utiles à l'exercice de leur profession.

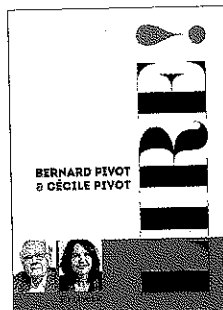
La littérature ?

Perte de temps. Les romans ? C'est bon pour les femmes.

Pauvres types !

(Pas sûr qu'au même

niveau de responsabilités les femmes lisent plus et mieux.) Ceux qui vivent dans un monde clos de privilégiés et en connaissent les protocoles, ignorent tout de l'évolution des comportements dans les différentes strates de la population dont ils ont directement ou indirectement la charge. Romans et récits leur apprendraient bien des choses. Sur le clair-obscur des mentalités. Sur les raisons des volte-face et des fidélités. Sur les fiertés minuscules et les détresses inavouables. Sur le grand bazar du commerce des corps et des âmes. Et donc, par comparaison, par confrontation, sur eux-mêmes.



Lire !, de Bernard Pivot et Cécile Pivot, Flammarion, 191 p., 25 €.

CHAQUE ÊTRE VIVANT

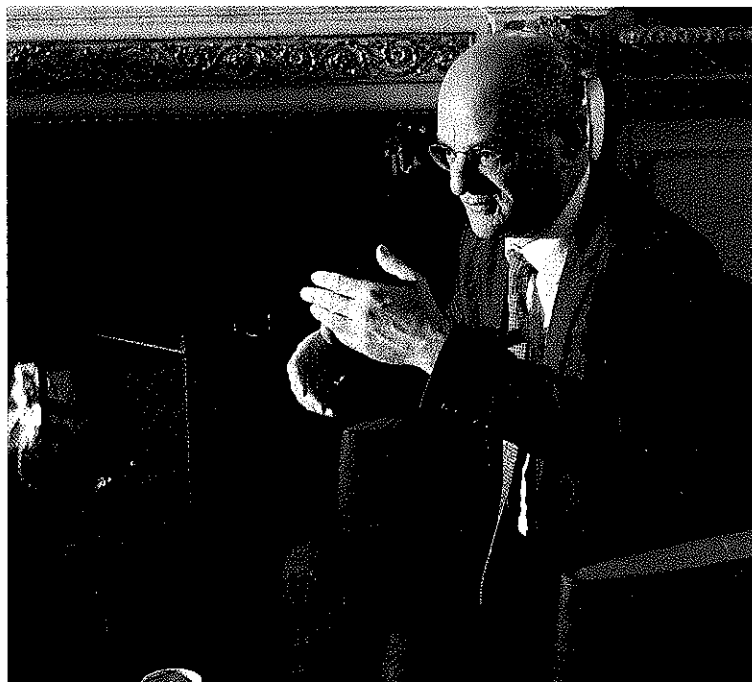
futur fera neuf heures de maths et non plus huit. Je suis donc engagé pour un rebond du niveau des élèves en sciences. Mais je suis aussi engagé dans le rebond du niveau général en français, à l'écrit comme à l'oral. Dans le primaire, cela passe par la revalorisation du vocabulaire et de la grammaire, notamment grâce à la récitation et la dictée. Ainsi que par la compréhension des textes par le plaisir de la lecture. Et dans le tronc commun du lycée, par la revalorisation de la littérature et de la philosophie. Et la création d'une discipline nouvelle dès la classe de première, baptisée « humanités, philosophie et littérature ».

Bernard Pivot – Je suis très heureux que vous remettiez au goût du jour la dictée, qui, je le rappelle, n'est pas un instrument de torture, mais un moyen simple d'intéresser les élèves à la vie des mots. Il faut que la dictée soit ludique, que les professeurs n'hésitent pas à choisir des textes contemporains plutôt que ceux de Balzac, dont je reste pourtant le lecteur.

Cécile Pivot – Il faut aussi que cet exercice se poursuive au-delà de la cinquième !

Jean-Michel Blanquer – Il y a une épreuve de dictée au brevet des collèges : l'objectif est donc bien que la dictée continue jusqu'en troisième, je vous rassure. Tout simplement parce qu'elle permet, quelle que soit sa forme, de s'approprier la langue, d'en comprendre la structure, d'en assimiler le vocabulaire. Et de se poser des questions. La langue française, ne l'oublions pas, est ce qui permet à notre pays de 66 millions d'habitants d'exister et d'avoir un certain poids dans un monde peuplé de 7 milliards d'individus. Sa beauté et sa spécificité logique nous structurent et chaque enfant renforce son sens esthétique et son sens logique en écrivant des dictées.

Bernard Pivot – Je pense que toutes les familles devraient posséder dans leur cuisine un tableau sur lequel serait chaque jour inscrit un mot lu ou entendu dans la journée et que chacun pourrait découvrir, commenter,



« Humanités littéraires et scientifiques peuvent cohabiter. »

analyser, décrypter, approfondir.

C'est ce que vous faisiez chez vous ?

Bernard Pivot – Non, cette idée m'est venue trop tard pour en faire profiter mes propres enfants !

Jean-Michel Blanquer – Il n'est jamais trop tard.

Cécile Pivot – Il n'y avait pas de tableau à la maison mais la présence de ces livres partout m'a incitée à m'y plonger très vite. Mon père en recevait une cinquantaine par jour !

Vous n'avez à aucun moment eu une réaction de rejet ?

Cécile Pivot – Au contraire ! Alors que j'étais une adolescente très pénible et assez rebelle, les livres, eux, n'ont jamais cessé de trouver grâce à mes yeux. Je n'étais pas bien dans ma

PRIVILÈGE...

CÉCILE PIVOT

Il est un passeport que chaque être humain se doit de posséder : le passeport littéraire. Il abolit les frontières, permet de voyager à travers le monde, de traverser les siècles et d'aller à la rencontre des hommes. Avec lui, nous sommes libres, nous sommes livres. Avec lui, nous faisons tout au long de notre existence connaissance avec nous-même. Nous n'en avons jamais fini avec notre petite personne. Pourquoi, moi qui ne ris pas facilement, ai-je connu de telles crises de fou rire à la lecture de *Babylone* de Yasmina Reza ? Pourquoi ai-je tant pleuré en lisant *Indignation*

de Philip Roth ? Pourquoi Marcus Messner, ce jeune homme de dix-neuf ans, m'a-t-il bouleversée à ce point ? Il ne manquait pourtant pas dans ma bibliothèque de héros au destin tragique. Pourquoi lui et pas un autre ? Qu'est-ce qui m'attire dans les histoires de personnes portées disparues ? Ou de parents qui perdent un enfant ? Pourquoi n'ai-je pas aimé *Hiroshima mon amour* il y a vingt-cinq ans et pourquoi est-ce l'inverse aujourd'hui ? Je suis le Petit Poucet qui pose des livres sur sa route pour (re)trouver son chemin. Lire, c'est avant tout un dialogue de soi avec soi. Nous

poser ces questions, ou d'autres, et tenter d'y répondre nous aide à mieux nous connaître, nous oblige à nous montrer exigeants avec nous-mêmes. Derrière les mots, il y a la vie, multiple, foisonnante, merveilleuse, cruelle, unique, plurielle. Lire donne le goût des autres, attise la curiosité, attache à l'existence et aux hommes. Tous les jours, du premier au dernier – espérons-le –, les livres apprennent à argumenter, à se défendre, à faire preuve d'empathie, à combattre, à s'évader, à vivre des émotions que la réalité ne nous offre pas. Les mots sont des clés qui ouvrent les portes de l'existence.

Une fois la première de ces clés utilisée, plus question de s'arrêter. Nous ouvrons des portes, nous y engouffrons, hésitons sur le palier, rebroussons chemin... les possibles sont infinis. La lecture est devenue notre alliée la plus fidèle. Elle nous rend forts. Lire est salvateur. Lire est vital. [...] La lecture fait partie de ce strict nécessaire que l'on emporte dans ses bagages durant le voyage de la vie. Et de la nécessité de lire naît le plaisir de lire. **Bernard Pivot reprendra son spectacle *Au secours ! les mots m'ont mangé*, au Théâtre du Lucernaire (Paris VI^e, du 29 mai au 3 juin).**

"LES PROFESSEURS ONT BESOIN D'UN SIGNAL DE L'INSTITUTION"

—> vie, mais j'étais bien dans la vie des autres, celle que je découvrais dans les romans.

Bernard Pivot – Quand je suis heureux, j'ai du mal à lire. Mais si j'ai un chagrin ou que je suis mélancolique, je prends un roman qui me permet de relativiser mes malheurs ou mes souffrances en découvrant ceux des autres. Parce qu'au fond, lire, qu'est-ce que c'est ? Lire, ce n'est pas refuser le monde, mais y entrer par d'autres portes ; lire, c'est prendre des nouvelles des autres ; lire, c'est se frotter à des idées ou à des personnages dont on ignorait l'existence ; lire, c'est étoffer son carnet d'adresses ; lire, c'est agrandir ce trésor en nous qu'est la culture générale ; lire, c'est parier sur l'intelligence ; lire, c'est vivre mieux.

Finalement, l'enjeu de l'enseignement de la lecture n'est-il pas autant pour les professeurs que pour les élèves ?

Jean-Michel Blanquer – J'ai une très grande confiance dans l'envie des professeurs de transmettre le goût voire la passion de la lecture qui est, par définition, ancré

en eux – sinon, ils n'auraient pas choisi ce métier. Mais ils ont besoin d'un signal de l'institution pour se lancer encore plus en avant dans cette démarche. Il y a eu une époque qui a un peu bridé le plaisir de la lecture au profit d'un enseignement plus technique, voire techniciste, de la langue, qui consistait à faire apprendre à des enfants de 12 ans des figures de rhétorique plutôt que de leur faire lire et aimer de beaux textes. Dans l'évolution des programmes, je voudrais vraiment réinstaurer la lecture-plaisir, en la reliant d'ailleurs à l'histoire. Et je n'ai aucun doute sur la motivation des professeurs à aller dans ce sens.

Cécile Pivot – Moi, je suis choquée que les adolescents qui se préparent pour le bac ne soient pas obligés de lire des textes en entier, qu'ils s'agisse de romans ou de poésies. Cette littérature du zapping m'effraie.

Jean-Michel Blanquer – Vous avez raison de le déplorer. C'est un paradoxe, car cela part, chez ceux qui ont eu cette initiative, d'un bon sentiment : ne pas « forcer » les élèves pour ne pas risquer de les faire fuir. Or, cette non-exigence, en fait, retire le plaisir. La preuve en a été donnée, en miroir inversé, par le phénomène *Harry Potter* où l'on voyait des enfants de 10 ans dévorer des livres de 400 pages spontanément, au nom de leur propre plaisir ! C'est donc que c'est possible. Mais là encore, il faut s'y prendre avant, dès le primaire, où l'on a déshabitué les enfants à lire des textes « longs ». Or, ils en sont tout à fait capables. Cela est d'autant plus nécessaire que cela permet aussi de réduire les inégalités. Car quels sont ceux qui, dans les années suivantes, seront le mieux préparés à affronter des textes plus longs, plus compliqués ? Ceux qui, en dehors de la classe, grâce à un contexte familial ou social plus favorable, ont pu compléter leur travail scolaire. Or, l'objectif de l'école de la République est de réduire ces inégalités.

Bernard Pivot, les livres peuvent-ils aider les gouvernants à mieux gouverner ?

Bernard Pivot – Oui, en particulier les romans. Trop souvent, les hommes politiques se contentent de lire des livres d'économie ou de sociologie. J'ai longtemps craint que François Mitterrand ne soit le dernier à s'inscrire dans une lignée de présidents amoureux de la littérature, ce qui faisait l'admiration envieuse des écrivains américains que je recevais dans mes émissions. D'où ma joie de voir aujourd'hui un Président et un Premier ministre renouveler cette tradition française !

Jean-Michel Blanquer – Vous pouvez même rajouter une ministre de la Culture éditrice, un ministre de l'Économie auteur chez Gallimard et une ministre du Travail qui écrit de la poésie...

Jean-Michel Blanquer, avez-vous, comme Bernard et Cécile Pivot, un lieu favori pour lire ?

Jean-Michel Blanquer – Oui, car je crois que nous sommes comme les chats. Pour des raisons inexplicables, c'est souvent dans un vieux canapé fatigué et inconfortable que l'on préfère s'installer pour lire. Ou sur un siège en pierre comme ce rocher de Bretagne où Renan aimait lire, face à la mer, et qui a été baptisé « la chaise de Renan ». Quand je m'assois là avec un livre à la main, je suis un homme heureux.

■ PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-CHRISTOPHE BUISSON

